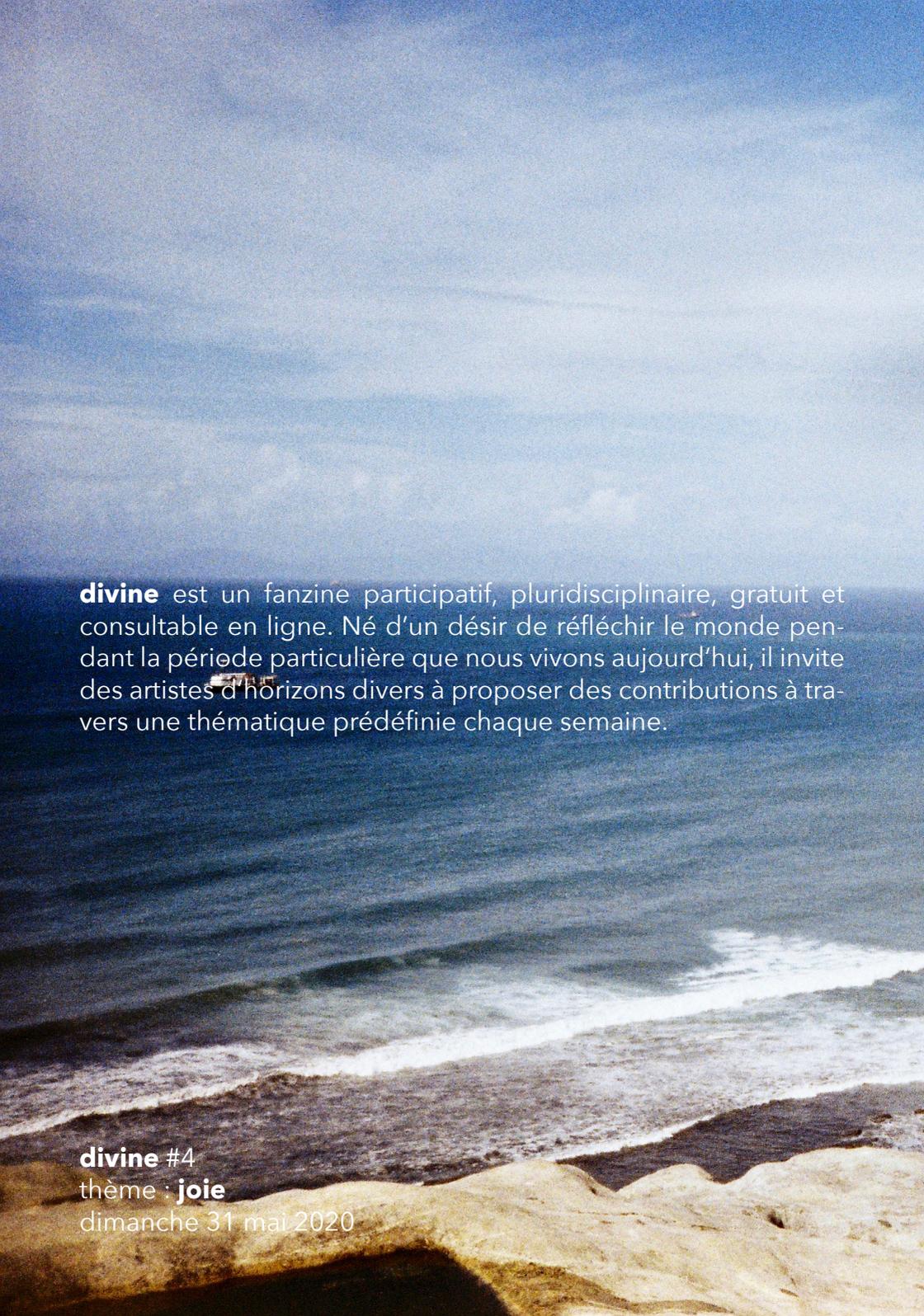




divine

#4 : joie



divine est un fanzine participatif, pluridisciplinaire, gratuit et consultable en ligne. Né d'un désir de réfléchir le monde pendant la période particulière que nous vivons aujourd'hui, il invite des artistes d'horizons divers à proposer des contributions à travers une thématique prédéfinie chaque semaine.

divine #4
thème : **joie**
dimanche 31 mai 2020

4 > 9

Ayla Mrabet

10 > 15

Richard Kahwagi

16 > 17

Gabriel Elkaïm

18 > 29

Arthur Mirat

30 > 31

Nicolas Petit

32 > 42

Jimmy Elias

43 > 46

Reda Lahmouid

48 > 49

Clémence Trü

50 > 53

Imane Djamil





Nothing Dies

Stinarogli est une petite ville sans charme, comme l'homme qui m'y a mené. Je ferme les yeux et essaie de me souvenir. Croix aux murs, marques au sol, bondieuseries infernales, nougat au miel. Menaces et mandales.

J'ouvre les yeux. Revoici ma solitude, massive et mutique, tiédie par l'ennui.

*Mon cœur froissé comme du papier de verre,
Vexé comme un verre cassé*

Il est constamment 19h depuis que le temps s'est arrêté. L'horloge accrochée le jour où je suis née ne marche plus. Je ne peux pas lui en vouloir : je ne marche plus non plus. État d'urgence sanitaire. État d'urgence solitaire. Inertie coupable.

Ici, avant, au lieu de compter les moutons, on comptait les voitures. Maintenant, lorsqu'elles circulent par miracle, on se met à la fenêtre, comme les gamins qui voient passer le train et jouent à ricocher leur misère sur les vitres, assez fort pour les briser, jamais assez pour l'arrêter.

*Sans cela je ne serais
Qu'une étendue d'eau repassée au pinceau
Comme il est loin le temps du berceau
Nous étions heureux, il paraît*

Hier, l'homme qui m'a mené à Stinarogli y a péri. Sa femme n'a pas su le dire à sa mère, alors son frère, le dernier en vie, s'est dévoué. D'abord, l'espoir de pouvoir rapatrier le corps, puis le chagrin de comprendre que les frontières ne s'ouvriront ni aux

vivants ni aux morts. Consolation frelatée : « *on n'aurait de toute façon pas pu l'enterrer dignement. Qu'il repose en paix auprès de ses enfants.* »

*
**

L'amitié est mon paradis artificiel, mon sablier collectif. On attend ensemble devant les petits miroirs de nos cyclopes connectés, on parle et on se tait, on boit pour doper l'euphorie. Provoquer l'oubli. « Dunne assure que la mort nous enseignera l'heureux maniement de l'éternité. Nous retrouverons tous les instants de notre vie, nos amis et Shakespeare collaboreront avec nous. » Je lui lis à voix haute ce passage chez Borges que j'aime et qui me rassure, mais l'image s'est figée comme lorsqu'on s'arrête net devant une voiture.

L'attente n'est rien face à la tristesse et la mienne est douce, étouffée, contenue, obstinée. Elle est discrète, polie, presque invisible, ne veut surtout pas déranger. J'ai la tristesse qui sourit. C'est un chagrin bleu constant, piqué au flanc de plaisirs périssables. Être en sécurité, être seule, manger à ma faim, tenir tête aux cauchemars, ne pas répondre au téléphone, aimer malgré tout.

*La mort gagne parce qu'elle est certaine
Moi je ne suis sûre de rien*

Je n'envie rien ni personne, sauf parfois la fureur qui soulève la révolte synchrone. La force qu'il faut pour dire non, ce n'est pas juste, on était censés sortir demain, puis demain encore un mois plus tard, et eux alors, laissez-les rentrer au moins. La reddition

des comptes et des fausses joies. Pour légitimer l'indignation, il faudrait s'estimer digne, méritant, humain. Ou être à bout de tout. Moi, à la marge des mondes, je suis l'éléphant sur la broderie.

*
**

Il faut de tout pour faire un monstre. J'ai encore fermé les yeux. Les ouvrir, vite, inspirer, longuement.

*Je voudrais mourir heureuse
Et ne tuer personne
Sauf peut-être les pleurs qui sonnent
Au fond de moi*

J'entends l'impatience bouillonner dans les mots agités du seul ami dont je supporte la voix au quotidien. Ce soir, à travers l'écran, sa volonté de vivre carillonne et déteint sur moi. Des projets, des idées, des questions, des appartements à visiter, des rêves à rebâtir, un cœur à coudre. Arracher le fil avec les dents, garder l'aiguille dans la poche et se piquer, jusqu'au sang s'il le faut, pour se rappeler à la vie.

*« Tu crois qu'on saura marcher après ça ? »
« J'en sais rien, mais moi je vais courir, courir, courir, jusqu'au fin
fond de la mer. »*

Note : Stinarogli et ceux qui la peuplent sont une pure invention de mon esprit. D'ailleurs, je n'existe pas.



Ayla Mrabet
Casablanca, Maroc
2020



DIAGRAMS

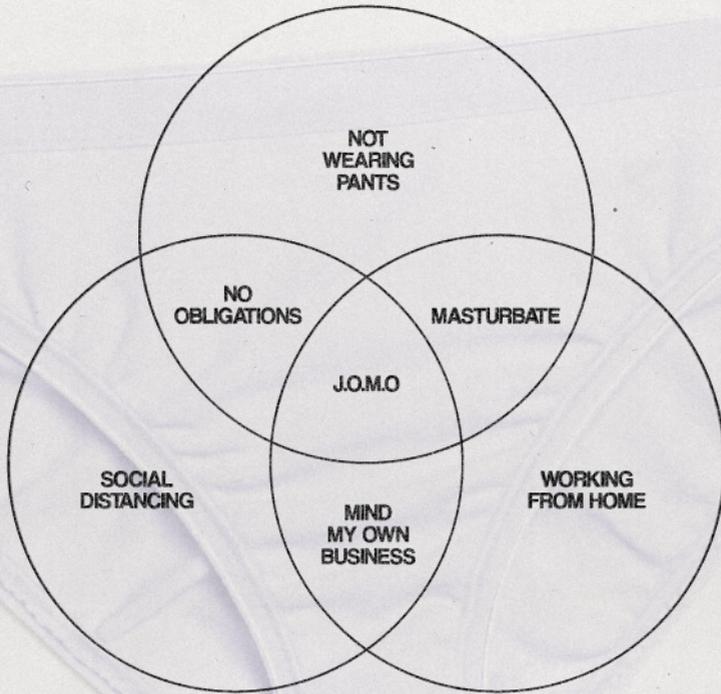


FIG.1
—
THE JOY OF MISSING OUT

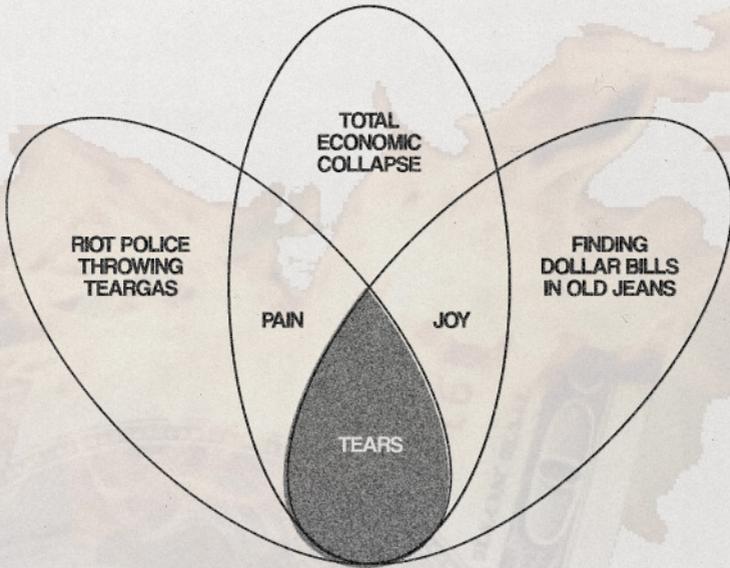
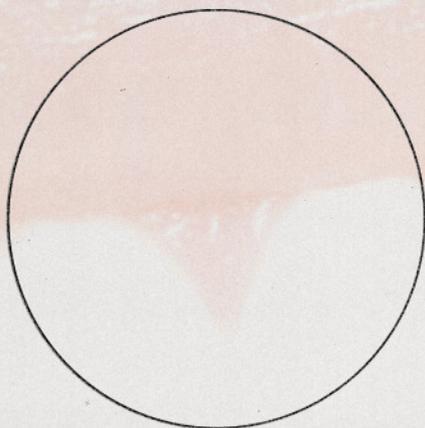


FIG.2

—
THINGS THAT MADE ME CRY IN 2020



GOING BACK TO
'NORMAL' LIFE



BE GAY, DO CRIME,
EAT THE RICH,
TOPPLE THE PATRIARCHY,
DISRUPT THE STATUS-QUO,
FOLLOW YOUR DREAMS,
QUEER ANARCHY

FIG.3

HAPPY THOUGHTS

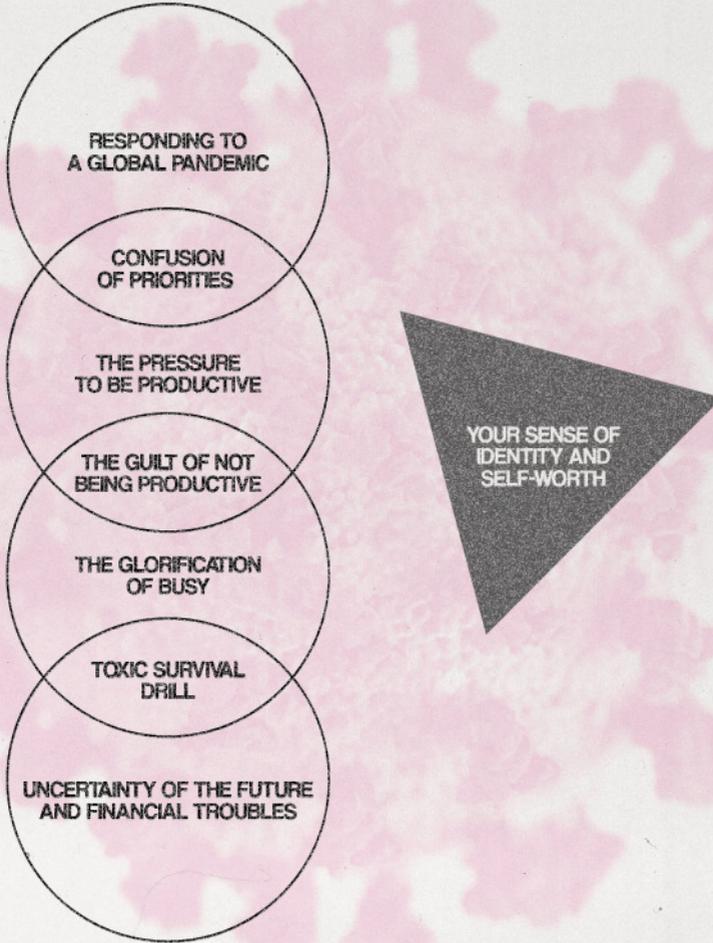


FIG.4

—
THE KILLJOY MANIFESTO:
OR HOW TO DEFY THE HARMFUL NOTION THAT
HAPPINESS COMES FROM BEING PRODUCTIVE

Richard Kahwagi

Beyrouth, Liban

2020

On dit souvent “Avec des “Si”, on referait le monde.”, mais...

|

Si juste on était joyeux

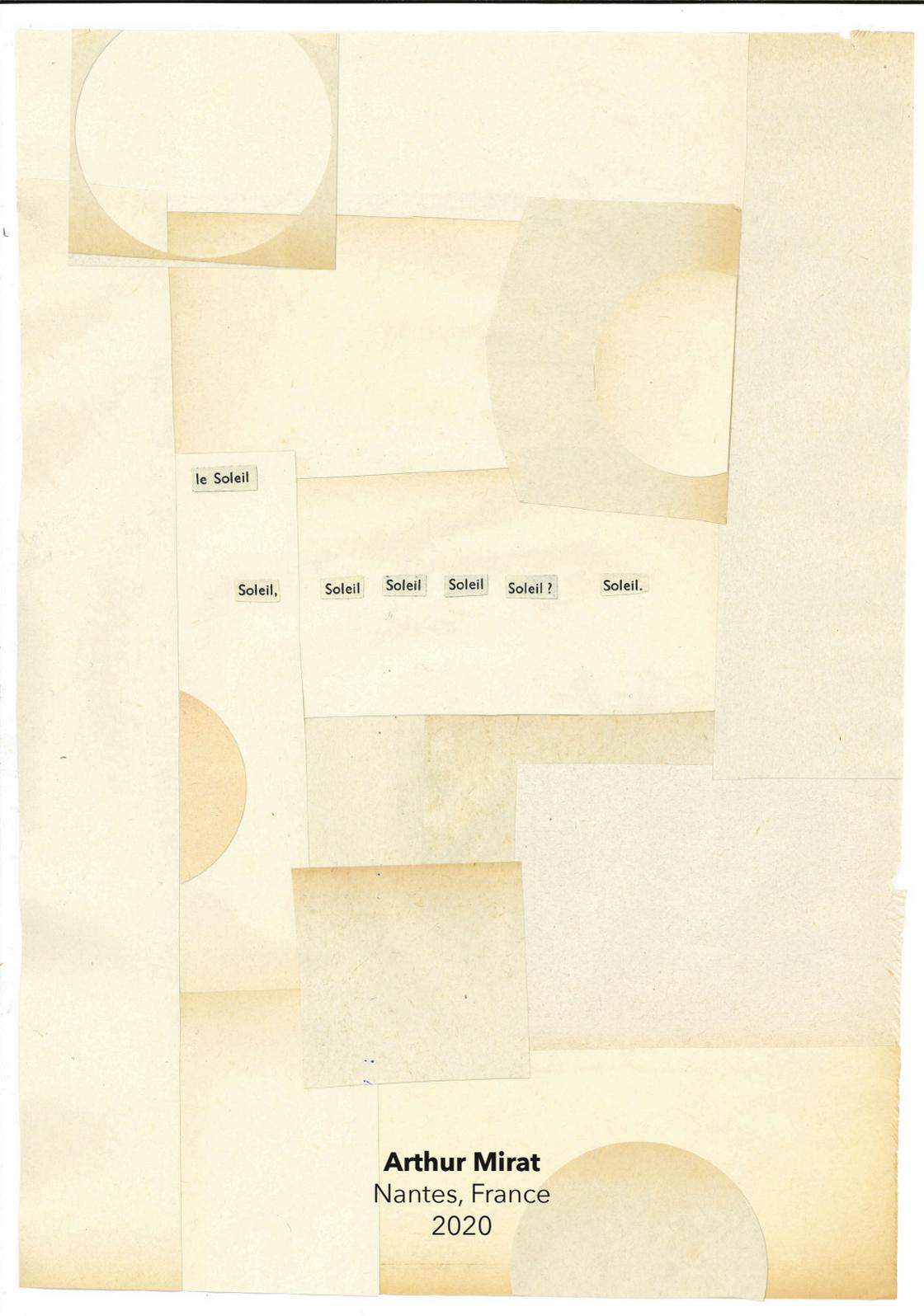
À VISIONNER ICI

mot de passe : JOIEDIVINE

Gabriel Elkaïm

Paris, France

2020



le Soleil

Soleil,

Soleil

Soleil

Soleil

Soleil ?

Soleil.

Arthur Mirat
Nantes, France
2020



J'ai envie de me laisser flotter par moment. Quand je réalise à quel point nous sommes petits. Si petits dans cet océan immense. Les étoiles me donnent le vertige. Mon dos entier est plaqué contre le sable et pourtant lorsque je regarde les étoiles, j'ai peur de tomber. Comme si la Terre allait se décrocher du vide dans lequel elle s'est posée il y a 4,5 milliards d'années. Mais si on tombe, on tombe où ? L'univers connaît-il un fond ? Quelque chose sur quoi nous pourrions rouler comme un gros ballon ?

DESASTRE
DES ASTRES



BA D

STAR

Ça fait longtemps que je n'ai pas dormi avec quelqu'un que j'aime. L'autre jour j'ai fait une sieste au soleil, mais c'est pas pareil.

SOLEIL
IL SOLE
I SOLE



Notes Diverses

Le du Mois de 19

LEÇONS ET DEVOIRS

MATIERES	A Réviser ou à Remettre	TEXTES
----------	-------------------------------	--------

Lundi

Mardi

Mercredi

Jeudi

Vendredi

Dans mon cœur s'est couché le soleil

Ils pensaient que je reviendrais bronzé. Ils pensent qu'ici le soleil est ardent et uniforme sur le pays tout entier.

Ils pensaient que je reviendrais bronzé. Je suis revenu aussi blanc que je l'étais, mais le cœur plus rouge que jamais. Car au pays du soleil couchant, les rayons ont transpercé mon épiderme.

Ils pensaient que je reviendrais bronzé. Mais c'est dans mes veines que le bronze du soleil s'est coulé.

Que ton baiser ait
l'ardeur du soleil
et la rose te donnera
tout son parfum.

Proverbe kur

Il n'y a plus de jours depuis que je vis avec Chams. Sa lumière illumine mes nuits. Ma notion du temps est complètement éblouie.

Mon cœur est un cerveau. Un cerveau seul s'éteint: Pour l'allumer il faut un autre cerveau. Mon cœur avait besoin d'être allumer.

J'étais dans le noir depuis si longtemps.

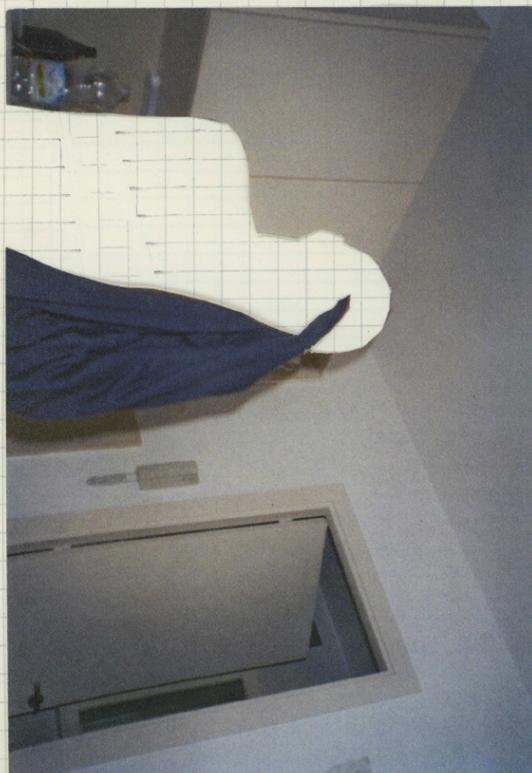


Comment raconter sa vie sans étaler celles des autres ?
Comment pénétrer dans mon intimité sans violer celle
de mes proches ? Ça me paraît impossible.

Impossible de t'oublier.
J'ai déjà coupé ton nom.
Tu es devenu le Soleil.

Chams.

Je ne peux pas couper ton ombre dans le texte comme je
coupe ta silhouette dans les photos. Notre vie est ajourée,
comme si le soleil en avait brûlé quelques morceaux.



SUN RISE

COIFFEUR لاق →

مفاجزہ
Surprise

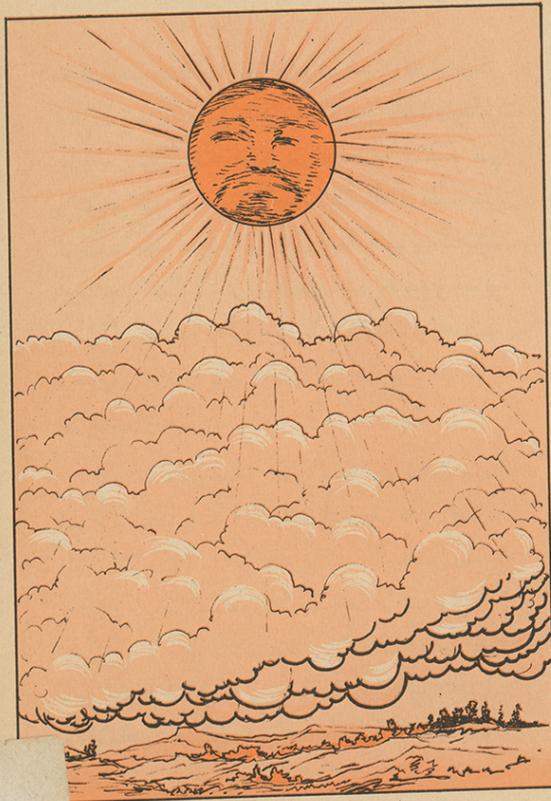
looks like morning in your eyes.

Je me demande à quoi
ressemblerai notre enfant.
Nour, la lumière née d'un soleil.

À quoi ressemble celui qui
n'existera jamais ?



FRIST /
NOUS



ميمون ، وقد صار شمساً ، يرسل أشعته على سحابة كثيفة

Première photo du virus de la jaunisse





J'essaye encore de prolonger les derniers rayons de ton amour.

Nicolas Petit
Lyon, France
2020

J'ai voulu écrire un texte sur la joie. La joie, je connais, ça me plait. J'avais plein de choses à dire là-dessus. Il y a mille joies, des grandes et des petites, des anodines, des intenses, des fourbes, des pauvres.

Rien n'est venu.

J'ai beaucoup réfléchi, j'ai commencé une histoire. Ça n'allait pas. J'en ai commencé une autre, et puis une autre, mais il y avait plus de ratures que de mots sur le papier. Les ratures s'entassaient. J'ai cherché, cherché des heures. Rien n'est venu. La médiocrité m'obsédait. La joie, je ne savais plus ce que c'était. J'étais pas triste pourtant, pas en colère, pas inquiet, pas douloureux. J'étais pas. J'avais quelque chose dans la gorge qui voulait pleurer, ou hurler peut-être, je ne savais pas quoi. Mais ça ne pleurerait pas. Ça ne hurlait pas. Ça serrait. J'étais pris dans une brume ténue, grisâtre, ça collait aux doigts, aux yeux, au cœur. Tout menaçait. Plus j'essayais, moins j'arrivais à comprendre. J'ai regardé dans le dictionnaire, *Joie, n.f.* Pas sur internet, j'ai un vrai dictionnaire chez moi, très lourd. Il était rempli de mots flous. Il faisait chaud. Les choses commençaient à s'enfuir. Joie. Geoi. Joua. Jouwa. Jwoa. Jwa. J'ai fermé les yeux. Je ne savais plus trop où étaient mes doigts. Je respirais mal. J'avais trop de langage dans le corps. Pas assez de sang.

J'ai tout arrêté.

Dehors c'était mai. J'ai marché tout droit jusqu'aux quais. Je me suis assis près de l'eau, avec un livre de Baqué. J'ai lu un peu, c'était bien. Mon souffle était encore tenu, mon ventre continuait d'écrire. J'ai remarqué que le fleuve

remuait. L'eau cliquetait dans mon oreille, avec les promenades du dimanche, les joggeurs, les enfants, les vélos. J'ai rangé le livre. J'ai bu un peu d'eau. Le vent m'a fait une caresse sur le mollet et j'ai croisé le regard d'un homme qui marchait avec son amie, elle avait l'air amoureuse. Le fleuve ne cessait de couler. Le soleil a embrassé ma nuque, comme ça, avec ses lèvres brulantes, et puis ma joue, mes cheveux, mes jambes, mes bras. Alors ma peau s'est souvenue d'anciens baisers. Mon cœur s'est brusquement senti très seul. Ça reflueait. Une tendresse révolue. J'ai eu envie de pleurer et de m'oublier au soleil. J'ai eu envie de laisser mes paupières s'affaïsser. J'ai eu envie d'étreintes. De mistral. De secrets. De plongeurs, de musique, de sueur, de rires, de bivouac, de sable, de monoï, de pins, de mots doux, de bière, d'olives, de fesses nues, de Camus, de lune, de vagues, de débats enflammés, de moqueries, de mer glacée, de glaces léchées, de falaises, de grand-voile, de bougainvilliers, d'acrylique, de poésies dans du papier cadeau, de Voie Lactée, de concerts, de pieds nus et de cigales, de sel dans les cheveux, d'abricots, d'un hamac, d'un petit lac en Corrèze, de grillons, de lampions, de citronnelle, de crépuscules, de Spritz, de matins frais, d'escalade, de tirer la langue, de crier, de chanter, de nager, bronzer, marcher, danser, courir, transpirer, sauter, frémir, trinquer, blaguer, dîner, embrasser.

Je n'étais plus en train d'écrire. Une brise d'été m'avait saisi.

Et je me suis rendu compte : c'était ma joie.

*



Jimmy Elias
Cologne, Allemagne
2020













LIVE
LOVE
LAUGH





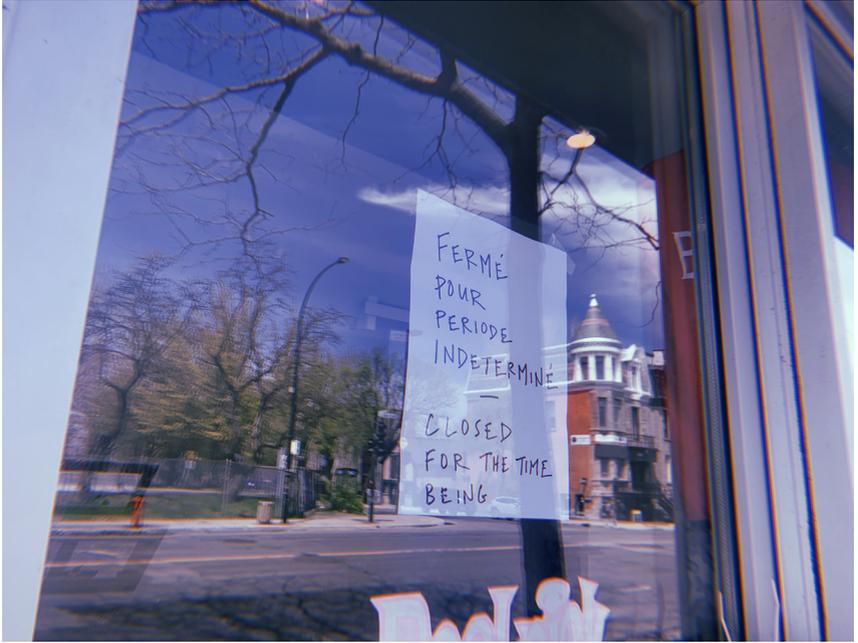


FERMÉ POUR PERIODE INDETERMINÉ

Reda Lahmouid
Montréal, Canada
2020











une créature politique

À VISIONNER ICI

mot de passe : JOIEDIVINE

Clémence Trü
Paris, France
2020

I like your hair. Your pubic hair.

Extrait de la nouvelle sur le lac de Oulfa (pas encore de titre)

"What's your job? Spying?"

"Hah! What makes you think I'm a spy?"

"My aunt says all Americans in Morocco are spies. What are you?"

"A geographer."

"Yeah see that's exactly what my aunt calls a spy, anyone who doesn't mind their business."

I like your hair. Your pubic hair. De sa pose nue, langoureusement allongée sur le lit, dans l'attente qu'il la saute sans pitié pour son corps moins exercé, moins sportif que le sien, c'est la première chose sur laquelle il se prononce. Elle se donne à lui dans sa nudité la plus totale, et voilà qu'il ne voit en l'ampleur de sa mauvaise conduite que son voile, seul morceau de décence. Sa faute à elle, ses lèvres, impatientes sont cachées par l'opacité de ses poils. She's wide open though. *You just can't see it. But I can feel it. I like how wet you are.*

I like your hair. Your public hair. Est-ce l'expression sous-jacente à sa culpabilité vis-à-vis des années qui les séparent ? Elle ne lui a pas dit son âge mais ses rebondissements sur les anecdotes du lycée dépoussièrent ses souvenirs à lui, sans qu'il ne veuille les lui raconter, non pas par peur de se dévoiler mais parce qu'avec le temps qui passe, ses souvenirs ont trouvé refuge dans un moisi intellectuel et discursif dont elle n'a que faire. Ils n'ont plus rien d'authentique qu'un rush, oublié quelque part sur une cassette, écrasé par toutes les autres images de sa vie. Elle s'en fiche des histoires de sa jeunesse, si elles sont, par le biais de la langue et sa joliesse, le fruit de la nostalgie mêlée à ses mots d'artiste.

À la croisée de Lou Bega et Marcel Khalife, Rita ignorait si elle tenait son prénom d'un joint et d'une Spéciale ou d'une lettre d'amour. De sa mère, elle connaissait la désinvolture décrite avec soin par Aïcha et Mina, ses tantes, et un départ furtif. Rita avait longtemps eu les yeux globuleux. Ils s'étaient

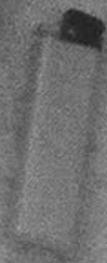
allongés en amande avec le temps et cette métamorphose s'était présentée comme un drame : ses horizons s'élargissaient au détriment de sa minutie et de son sens de l'observation. Introvertie à l'enfance, elle dévisageait autrefois les fissures du plafond comme elle dévisageait ses tantes, dans l'intention de comprendre le monde, au mieux, et avec une envie de foutre le pied dedans les jours où elle touchait le fond. L'ordre de grandeur des faits et objets lui importait peu. Elle s'était éprise de la lecture et de cette tendance héroïque à s'adresser à la trivialité comme on s'adresserait à la mort : en se donnant. Par la force des choses, le temps qu'elle accordait dans sa solitude à ces analogies avait fait d'elle une enfant malade. Comme pour guérir de la contemplation, elle se réfugia à l'âge adulte dans un rapport effréné aux corps. Petit, grand, gras, balaféré, diaphane, son appartement s'était transformé en atlas des corps masculins.

I like your hair. Your pubic hair. De leur fenêtre, les deux amants aperçoivent les silhouettes des voisins mais n'y prêtent aucune attention. *There's a time for fucking and a time for giving a fuck.* Ils pourraient être en train de les filmer, elle, du moins, lui demanderait de continuer, insensible aux aléas d'un smartphone. Elle n'aimerait, pour rien au monde, pas même sa réputation dans le quartier, que ses couilles, dans cette rafale de mouvements effrénés ne cessent leur concert.

I like your hair. Your pubic hair. Rita avait enterré son insomnie dans les plis de la peau vieillissante de Matthew, dans son phrasé industriel contre lequel tant de films avaient mis sa génération en garde. Elle avait entamé sa rémission dans ses histoires de l'autre bout du monde, fuyait ses démons intérieurs dans l'effervescence de sa voix nasale, et rêvait à leur entreprise commune sur les berges du lac d'Oulfa, l'endroit où elle l'avait vu pour la première fois un mois auparavant. Pour Matthew, Rita était une fille détachée. *"Talk to me."* *"Why? We've gone past that point in a nutshell"*, *"Have we?"*, *"We're solving a mystery together, isn't that even better than talking"*, *"Still, talk to me"*. Et en s'adressant à elle à la fenêtre ce matin, il ne pouvait s'empêcher de relever que sa main, encore une fois, était placée sous son menton bridé, comme un socle. À court de café, Rita avait mis au micro-ondes les deux tasses laissées pour mortes la veille. Le goût du café, et l'entrain de tant de gens pour son odeur sombre et boisée la réconfortait. Tous les matins, Rita offrait sur un plateau ce postulat palpable et homogène à ceux qui prétendaient que l'homme ne peut éprouver de joie dans l'amertume. Coffee.



Imane Djamil
Casablanca, Maroc
2020





© Sido Lansari, photographies argentiques, 2020

Direction éditoriale et conception : Sido Lansari
avec la précieuse aide de Karim Kattan

Cet ouvrage a été conçu grâce aux artistes qui ont gracieusement accepté d'y contribuer.

Tous droits réservés. Toute représentation même partielle de cet ouvrage, ou des œuvres qu'il contient, est interdite sans l'autorisation préalable des artistes.



A scenic view of a rocky coastline. The foreground shows large, light-colored rocks. The middle ground is a vast, dark blue ocean with a small boat visible on the right. The background is a bright blue sky with some light clouds. The text is centered in the upper half of the image.

**imane djamil
jimmy elias
gabriel elkaïm
richard kahwagi
reda lahmouid
arthur mirat
ayla mrabet
nicolas petit
clémence trü**